

Du 1^{er} février 1770 - Desroches au ministre

Archive de la médiathèque des Ursulines à Quimper. Cote 12 : Dossier du Dresnay des Roches.

Volume intitulé : « *Lettres du Ch^{er} Desroches au ministre de la Marine depuis le commencement de Janvier 1769 jusqu'au mois d'avril 1773. Ce volume finit avec le moi de may 1770. Tome premier.* ». PP. 251- 259.

Abandon de l'installation de Maudave à Madagascar. Quelques mots de Chomé, Bruny, Amat, Pellegrin, Saint-Mart, Glemet, Chevreau. Desroches est très satisfait de Steinaver (Steinauer) et de Poivre, et surtout de lui-même.

Du 1^{er} février 1770 - Lettre particulière

Monseigneur,

J'ai l'honneur de répondre à votre lettre particulière du 1^{er} avril 1769. Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance des bontés dont vous m'honorez personnellement dans cette dépêche. Si le zèle le [plus] pur pour le service du Roi, si l'amour le plus passionné pour votre gloire, sont dignes des sentiments que vous me témoignez, j'ose vous assurer que personne ne les mérite plus que moi.

J'ai lu publiquement l'article où vous me marquez tout l'intérêt qui vous attache à cette colonie. J'ose vous assurer, Monseigneur, que vous n'aimez pas des ingrats et que tous les habitants ne cherchent que les occasions de vous prouver leur zèle, leur reconnaissance, et leur profond respect.

J'ai vu avec peine le retardement d'une partie du Régiment Royal Comtois et des effets destinés pour la colonie. Le défaut de ces effets nous fait surtout un grand tort. J'ai aussi bien de l'impatience de voir arriver le reste des troupes. Mais enfin ce délai pourvu qu'il n'aille pas au-delà de ce que vous m'annoncez me servira à leur préparer des logements, et j'espère qu'ils les trouveront prêts à leur arrivé ; au moins apportons-nous à cette besogne, M. Poivre et moi, toute l'activité possible.

Nous avons aussi besoin du petit revenant bon¹ que le retardement des troupes nous procure, car le Fort Dauphin nous ruine et Madagascar depuis deux ans et demi, au lieu de nous rapporter un million 750 mille livres sur le pied de sept cent mille francs par an², nous coûte au contraire du nôtre quoique depuis la 1^{ere} expédition que j'ai faite pour cette île elle nous ait produit près de 300 Noirs, et environ 1000 bœufs. Les deux années précédentes n'avaient produits que 146 Noirs en tout, et très peu de bœufs.

Je vous supplie de ne pas me rendre responsable de ce défaut qui est antérieur à mon arrivée, et j'ose vous répondre que désormais cela n'ira pas de même, pourvu néanmoins que vous m'ordonniez de relever le poste du Fort Dauphin.

Je vois avec satisfaction, Monseigneur, et je n'en suis pas surpris qu'avant de recevoir les comptes que je vous ai rendus au sujet de cet établissement, vous avez eu des pressentiments sur sa triste fin.

Oui vous l'avez très bien vu, M. de Maudave avec son esprit et son talent (permettez-moi d'employer vos propres termes) nous menait trop vite et trop loin. Vous verrez cela évidemment par notre lettre commune à M. Poivre et de moi, et vous serez effrayé des dépenses dans lesquelles il a entraîné cette colonie ; et également surpris de voir dans ses demandes des objets immenses que Madagascar au contraire devrait fournir à nos îles.

Nous observons M. Poivre et moi la plus grande économie. Je viens même d'arrêter les travaux du génie qui nous menaient non pas trop vite mais beaucoup trop loin, puisque pendant la

¹ *petit revenant bon* : petit profit.

² On rappelle que *Francs* et *Livres* [tourmois] sont équivalents.

maladie de M. de Salins [Salin de l'Isle] , le premier ingénieur après lui m'a donné le devis d'un travail nécessaire pour la sûreté de la ville, et suivant ce devis, il lui fallait 3 ans et 8 mois à 500 travailleurs par jour, ou ce qui est la même chose 18 ans et 4 mois à raison de 100 travailleurs que je lui avais seulement destinés.

Je ferai cette besogne sans ingénieur, et elle ne coûtera ni la dixième partie de cela en argent, ni la dixième partie en temps qu'ils me demandaient. Certainement cette proposition ni quelqu'autres semblables n'ont pu venir que de ce qu'ils croient que je ne sais que ma boussole, et que je ne connais que les manœuvres d'un vaisseau. Je vous supplie, Monseigneur, d'être persuadé que j'en sais davantage. J'ai travaillé au génie avant d'être dans la Marine, et même depuis que j'y suis, et j'ai étudié sans relâche toutes les parties militaires. J'espère que j'aurai occasion d'en faire quelque application utile ici.

Nous attendons d'un moment à l'autre *le Vigilant et l'Etoile du matin* ; jusqu'à leur arrivée je ne pourrai vous rien dire de l'expédition pour les épiceries.

On a eu raison de vous dire beaucoup de bien de la manière dont la légion est tenue, et c'est également avec justice que vous témoignez des bontés au Sr Chomé dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler avantageusement. Je l'ai comblé de joie en lui donnant l'extrait de ce que vous me marquez à son sujet ; je me suis chargé de vous en témoigner toute sa reconnaissance, et je vous prie de permettre que je joigne mes remerciements aux siens. C'est un excellent sujet et je n'ai pas moins de bien à vous dire du Ch. de [Bruny], capitaine aide major comme lui et son ancien. Ce sont deux officiers qui méritent toutes vos bontés, et pour lesquels je vous demande des grâces qui tourneront au bien général du service.

Il n'est que trop vrai, Monseigneur, et je ne peux ni le dois vous le dissimuler que M. de St Mart ne peut pas supporter de se voir subordonné à M. de Steinaver. Je suis obligé avec la même religion que je vous dois de vous avouer que si vous lui acceptez la démission qu'il vous a donnée de son emploi, il en résultera plus de bien que de mal. Quant à M. de Steinaver il est également certain que vous ne pouviez faire une meilleure acquisition. Il est en vérité au-dessus de mes éloges et ses vertus m'attachent de jour en jour plus particulièrement à lui.

D'ailleurs le premier est le plus galant homme du monde, et quant il pêche ce n'est jamais que par défaut de lumière.

Je n'ai pu rien tenter cette année à Mozambique mais nous nous préparons, M. Poivre et moi, à faire des essais de ce côté-là.

Pour ne pas vous chagriner je ne vous parle plus de Madagascar, mais ne désespérez pas du succès des efforts que nous ferons cette année.

Vous avez su que le Sr Glemet est mort, ce n'est point par incapacité qu'il péchait, mais il travaillait plus pour son compte que pour celui du Roi.

Les Mémoires du Sr Amat ont fait sur moi les mêmes impressions que sur vous, et je m'applaudis d'après ce que vous me faites l'honneur de me mander du parti que nous avons pris M. Poivre et moi de l'envoyer au cap de Bonne-Espérance. Si cette opération nous réussit nous ne nous en tiendrons pas là, et nous serons attentifs à vous rendre compte des objets qu'il est avantageux d'en faire venir préférablement à les tirer plus cruellement qu'il l'a été depuis son premier armement.

Quant à *l'Africain* c'est peut-être le meilleur bâtiment pour sa destination que l'on n'ait jamais vu. Je laisse au Sr Pellegrin le plaisir de vous en rendre compte, et le Sr Pellegrin vaut encore mieux que son bâtiment.

Je ne peux pas finir ma lettre sans vous parler en particulier de M. Poivre. Je ne conçois pas comment on a pu lui avoir imputé de n'avoir pas des vues et des connaissances. Personne ne connaît mieux que lui les localités de la Mer des Indes, n'est plus capable de bien combiner les opérations avantageuses pour cette colonie, personne n'a plus de zèle, ni de désintéressement. Enfin je le dis devant Dieu, comme devant vous, je ne lui connais que des vertus, et seulement un peu trop de faiblesse et de facilité à promettre. Il a encore la bonne foi d'en convenir et de recourir à moi pour y remédier. Cela me fait jouer quelquefois un rôle méchant, mais tant mieux parce qu'il en paraît meilleur aux yeux de tout le monde que j'ai envie qui le connaissent [*sic*] et je ne crains pas

aujourd'hui que l'on me connaît moi-même, que l'on me soupçonne de vouloir faire du mal quoique l'on m'entende quelquefois faire bien du bruit ; J'ose vous dire que je commence à bien connaître la colonie. Je me flatte que vous en jugerez par l'espèce de dictionnaire raisonné que vous porte M. Chevreau. Vous y reconnaîtrez sûrement notre touche différente à M. Poivre et à moi. D'ailleurs nous sommes convenus de tout en commun, et chacun a rédigé ce qui lui a paru lui être le plus propre, ses articles sont mieux rédigés, les miens sont frappés plus fort car j'avoue que je n'y vais pas de main morte quand il s'agit de servir mon maître et de travailler à la gloire de mon bienfaiteur.

Je suis etc.

Le Ch. Desroches

* * *